Alcool et santé des femmes

Cycle entourage

Réflexion à partir des « Consommations cachées de cocaïne dans le Vieux-Lille » - Nathalie Lancial

Elisabeth Dooghe - 21 septembre 2012
Directrice régionale, A.N.P.A.A. Nord Pas-de-Calais

J'ai retenu de cette intervention qu'il y avait 72% d'hommes pour 38% de femmes (on est toujours dans ces ratios-là en matière de toxicomanie), que c'était des jeunes entre 25 et 33 ans qui avaient commencé par consommer, dans un premier temps, des produits comme l'ecstasy ; c'est vraiment d'avoir consommé ce premier produit qui a permis l'utilisation ensuite d'autres produits et de la cocaïne. Avoir expérimenté ce premier produit avec beaucoup de plaisir, avoir un souvenir très positif de cette première expérimentation avait ouvert la possibilité de rencontrer toute sorte de gens, très proches, dans les mêmes soirées. Proches qui dealaient des produits et qui du coup facilitaient cette consommation, la rendaient très aisée. Ce qui petit à petit les a amenés à consommer de la cocaïne. La cocaïne va être le produit qu'ils vont choisir très ostensiblement de consommer en « vieillissant ». Vers la trentaine, ils décident de consommer de la cocaïne parce que c'est ce qui leur cause le moins de désagréments à la sortie de la consommation : pas de conséquence dans la vie professionnelle, pas de conséquence sur la vie familiale, avec une grande séparation entre la période festive où ils consomment de la cocaïne et tout le reste de leur vie. Tout est bien sérié, avec juste une question autour de l'argent parce que finalement ils sont obligés d'organiser tout le reste pour avoir l'argent pour consommer la cocaïne sur la durée. Nathalie Lancial donne l'exemple d'une jeune fille avec qui elle est chez H&M et qui est en train de tergiverser pour savoir si elle va acheter un habit qui coûte 15 euros, alors que le soir même elle dépense 20 euros sans se poser de question pour avoir un peu de cocaïne pour sa soirée.

Ces jeunes qui vieillissent, selon cette étude, organisent au fur et à mesure **leur consommation de façon très insérée**. Cela m'a fait réfléchir à toutes ces personnes qu'on ne connaît pas, et qui dans notre société consommeraient des produits ou des médicaments. J'ai fait le lien avec une situation dont j'ai eu connaissance de manière personnelle : des pêcheurs en Bretagne font usage de cocaïne pour tenir le temps de la pêche, c'est le « capitaine » qui dirige la pêche qui fait consommer ses hommes. Tout ça est normal, intégré. Il n'y a pas du tout de perception par l'utilisateur de quelque chose qui serait à risque, ou qui serait décalé dans la société, ou qui serait interdit. Tout ça est complètement « normal », ordinaire et ne se remet pas en question. Cela m'a amenée à m'interroger sur **ces publics « cachés »,** notamment les professionnels. Nous avions fait en 2011 une journée sur **le dopage** où était apparue la consommation par des professionnels de produits psychotropes, plutôt dopants, pour faire face aux exigences professionnelles exigées par l'employeur, pour être sur le qui-vive et le rester sur la durée.

Il y a donc toute une population que nous ne rencontrons pas, vers laquelle nous n'allons pas et qui ne demande rien, puisque selon elle tout va bien, ils n'ont aucun souci. Vous vous rappelez sans doute que Nathalie Lancial avait insisté sur le fait que celui qui a été rejeté du groupe, c'est celui qui devenait « junky », lorsqu'il a basculé dans une consommation qui n'était plus festive ; il a été mis à l'écart parce que le groupe ne veut surtout pas ressembler à des toxicomanes. Ce sont des jeunes qui ont la pêche, modernes, qui aiment la fête et qui ont cette consommation tout à fait régulée, sans souci, sans conséquence, avec toujours en fond l'alcool et cette perception que la cocaïne permet de réguler l'ivresse alcoolique (ils n'avaient pas les conséquences de l'ivresse alcoolique parce qu'ils consommaient de la cocaïne). J'ai déjà entendu un groupe de jeunes dire qu'après avoir bu de l'alcool ils prenaient du « speed » comme ça, en cas de contrôle, l'éthylotest serait négatif, ce à quoi j'ai répondu que l'éthylotest n'avait pas dû fonctionner, car je ne pense pas que le « speed » réduise l'alcoolémie.

Nathalie Lancial nous avait également dit que **cette consommation se réduisait d'elle-même,** avec l'installation dans une vie professionnelle, dans une vie de couple… les fêtes diminuaient et du coup,

cette consommation s'arrêtait.
Voilà ce que j'avais envie de partager avec vous aujourd'hui : ce questionnement que nous pouvons avoir nous, professionnels, vis-à-vis de ces publics qui s'autorégulent et en même temps qu'en est-il des conséquences sur la santé ? Je ne sais pas si cela fait écho avec des situations que vous connaissez, avec des consommation dont on ne parle pas, dont on n'entend pas parler.

Echanges

Je pense à une ou deux personnes qui avaient ce profil-là, mais qui ont basculé dans des troubles psychiques sérieux, très stressés en permanence, très inquiets sur eux-mêmes, sur leur entourage, avec des côtés paranoïaques qui se sont développés. Il ne nous est pas permis de généraliser ça à un groupe social en entier ou à groupe d'âge. Mais j'ai rencontré deux personnes dans cette situation d'avoir consommé de la cocaïne, cela s'est très bien passé pendant très longtemps, ils ont effectivement abandonné, et puis ils se sont retrouvés à 40-45 ans avec de gros doutes sur eux-mêmes, des questions hallucinantes qui n'ont pas de rapport avec le type de vie qu'ils avaient eu auparavant.

- Cela me fait rebondir sur ce que nous avait dit Jean-Pascal Assailly sur les connexions du cortex préfrontal arrivant à maturité autour de 25 ans, ce serait l'âge de raison dans l'absolu, quand toutes les connexions se font. Du coup, n'est ce pas un fonctionnement « normal », ordinaire, que de réduire sa consommation après avoir investi un peu plus dans sa vie professionnelle, sa vie de couple ?

- J'entends très souvent des parents qui viennent pendant les consultations de jeunes consommateurs, surtout autour du cannabis. Ils viennent dire qu'ils ont un enfant qui consomme du cannabis tous les jours, qui travaille, mais qui de leur point de vue doit souffrir, avoir quelque chose qui ne va pas, une rupture amoureuse ? Lorsque je vois les jeunes, (souvent avec les parents), ces jeunes (entre 20-25 ans) affirment : « C'est comme ça que j'ai envie de vivre. La société, telle qu'elle est, je n'en ai pas envie. Le fric, je n'en ai pas envie. Ce système, je n'en ai pas envie… J'ai envie d'avoir ma maison, j'aime fumer, c'est un plaisir. Je me suis défoncé avant et j'étais prostré, mais je ne le suis plus. Cela va beaucoup mieux, fumer m'a aidé à traverser ça, je fume tous les jours et je l'affirme. » Ils disent qu'ils ont envie de vivre comme ça. Je l'entends très souvent. On n'est pas sur la tranche de jeunes qui ont entre 25 et 30 ans, qui habitent toujours chez leurs parents, qui ont des consommations régulières, mais qui ont soit commencé des études et arrêté, soit commencé à travailler trois mois puis arrêté, qui sont restés dans une forme de situation de dépendance avec les parents. On n'est pas sur une tranche de jeunes un peu plus âgée. Chez ces jeunes, il n'y a pas d'envie de vivre dans ce système et ils se retrouvent dans ce système-là, celui qu'ils ont créé avec leurs copains.

- Je suis tout à fait d'accord. J'ai rencontré beaucoup de jeunes de quartier qui consomment du cannabis ou d'autres produits. Les personnes qui consomment de la cocaïne ou de l'héroïne sont souvent des personnes qui ont une perte des liens familiaux ou qui ont des troubles psychiatriques et sont sous tutelle ou curatelle. Vous disiez jusque trente ans, je dirais même jusque 35 ans, ils consomment de manière régulière et disent que « tant qu'ils n'ont pas de travail… » mais certains consomment même s'ils travaillent. Pour eux c'est aussi un tue le temps, « de toute façon le système est pourri, on est toujours accusés, c'est le seul moyen pour nous de nous affilier à un groupe, de nous sentir bien et d'avoir du plaisir ». D'autres m'ont dit que cela leur permettait de réfléchir, ils réfléchissent autrement et supportent mieux la réalité.

- Ça rejoint l'étude de Nathalie Lancial, un des jeunes dit que ses parents consomment de l'alcool et que lui, il consomme de la cocaïne. Pour lui c'est pareil, quand il prend de la cocaïne, il se sent plus intelligent, plus créatif…

Je voudrais revenir sur l'aspect professionnel, parce que je ne suis pas sûre que cela soit la même chose. Dans cette journée autour du dopage, il y avait une notion d'obligation de consommation pour tenir le niveau, comme les pêcheurs. La personne qui m'a raconté cette situation de pêche, est quelqu'un à qui c'est arrivé, comme sa sœur est médecin il lui en a parlé car il a eu peur. On lui a donné de la cocaïne parce qu'au bout de deux jours il ne tenait plus debout, il n'avait pas le choix : soit il consommait de la cocaïne et il tenait sa semaine debout à faire son boulot, soit il ne pouvait pas physiquement tenir le rythme. La cocaïne est un moyen de ne pas sentir la fatigue, de ne pas sentir la douleur, de ne pas sentir la faim, de ne pas sentir la soif, c'est quand même très pratique, vous devenez une bête de travail. J'ai entendu la même chose dans une usine où soit les jeunes acceptent des amphétamines, soit ils ne tiennent pas le rythme, les cadences. Je me demande si nous avons quelque chose à en dire ou à en faire de notre place.

- *C'est drôle cette ambivalence sur ce produit : la cocaïne. Je pense que nous ne sommes pas très clair avec ce produit, ses effets, ce qu'on en a comme représentation. Il y a une vision dramatique, mais il y a aussi une vision de performance. Entre nous, je pense que nous ne sommes pas assez clairs sur ce produit « magique ». Je crois que les médecins n'en savent pas assez d'autant qu'il est souvent associé à plein d'autres choses.*

- *Ce qui m'a interpellé, c'est la maîtrise de ces jeunes : maîtrise des risques par rapport à la cocaïne et maîtrise de l'envie. C'était ça qu'ils recherchaient et qu'ils affirmaient réussir. Mais après certains n'y parviennent pas. Cette recherche de la maîtrise semble être le moteur qui leur permettait de s'affirmer, ainsi que le groupe, ce n'est pas une pratique solitaire.*

- *Pour moi il y a une différence entre ce qui a été exposé sur ces jeunes en milieu festif et les pêcheurs bretons.*

- *J'ai associé ces deux situations parce qu'il s'agit de populations cachées. Nous commençons tout juste à nous y intéresser. J'ai entendu parler il y a 5 ans d'une étude sur les milieux professionnels plutôt commerciaux dans le Midi-Pyrénées ; l'OFDT y a associé ADALIS, ils sont effectivement allés voir ce qu'il se passait dans les toilettes d'entreprises et ils se sont rendus compte qu'effectivement il y avait des employés qui y sniffaient de la cocaïne, que tout ça était admis, connu et accepté parce que le résultat était là, que cela rendait les gens plus « productifs ».*

- *Je voulais rebondir sur la question de la maîtrise, parce que je pense qu'elle est vraiment propre à chacun. Nathalie Lancial a vraiment dû s'immiscer dans les groupes, parce qu'elle a étudié une population cachée. Je pense qu'il y a quelque chose de différent avec les populations que l'on peut rencontrer dans les centres. Je pense qu'il y a plus d'informations sur ce public-là que sur les usagers de rue qui peuvent avoir des usages compulsifs, des dépendances psychologiques marquées. Dans ces populations cachées je pense qu'il commence a y avoir des petites méfiances sur la composition des produits : il y a de plus en plus de produits de coupe dans les produits de synthèse et je pense que c'est un phénomène qui est en hausse. Il y a de grosses différences entre les dealers, je pense que les populations cachées qui ont leurs fournisseurs habituels ne vont pas dans les cités.*

- *Je tiens d'abord à rappeler que Nathalie Lancial a soutenu sa thèse avec succès. Elle est docteure en sociologie et a trouvé du travail. Bien évidemment on découpe la réalité pour essayer d'approfondir certains aspects de la réalité, mais il serait intéressant d'arriver à mettre ensemble tous ces usages différents du même produit. S'agit-il vraiment du même produit ? Est-ce que le produit consommé dans ces fêtes est le même que celui consommé par les marins bretons ? Je n'en suis pas sûre.*
Suivant l'objectif qu'on a en approchant la population : la soigner et la prendre en charge ou observer un cas exceptionnel et

focaliser une recherche sur quelque chose d'assez particulier on va avoir bien évidemment des choses tout à fait différentes.
Sur l'importance du groupe, je pense que dans la discussion, il s'est dit des choses assez différentes : cela dépendrait des individus et cela dépendrait du groupe. En tant que sociologue, j'ai tendance à dire que cela dépend surtout du groupe. Ce qu'il serait intéressant de savoir c'est comment le groupe réagit. Par exemple le défilé de femmes qui vont aux toilettes se faire leur ligne de cocaïne, comment en parlent-elles en groupe d'ouvrières ? Comment se font-elles ou pas une culture commune ? Alors il y a des recherches qui existent sur les consommations de psychotropes dans les caisses des grands magasins (comment les filles se sentent obligées d'en prendre) avec des sociologues, des ethnologues, mais sur la cocaïne je n'en connais pas. Mais pour moi, il est inconcevable qu'il n'y ait simplement qu'une dimension individuelle, qu'une réaction individuelle. Comment les marins pêcheurs qui sont embarqués ensemble toléreraient quelqu'un qui n'a pas pris une ligne de cocaïne ? Quelles sont les réactions de rejet ? Mais aussi comment en parlent-ils à terre ?

- *Pour faire la liaison, Michel Hautefeuille, qui était intervenu sur la question du dopage lors de la journée Prévenir 59, avait bien insisté sur le fait que le même produit (en prenant l'exemple de la cocaïne), selon l'usage festif ou dopant, n'était pas du tout consommé selon le même mode d'emploi (dose, fréquence…), que l'usager ne cherchait pas du tout les mêmes effets, et qu'en thérapie, il n'utilisait pas du tout les mêmes procédures, et que même la durée de la thérapie était différente. J'avais trouvé intéressant que pour un même produit, il fallait tenir compte de l'interaction entre le produit et la personne et le contexte (le triangle d'Olivenstein). Je pense que pour l'alcool, comme pour d'autres produits, c'est pareil.*